

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 30 ET DIMANCHE 31 MAI 2015



COLLAGE ARCHIVES LE DEVOIR

BIOGRAPHIE

Jean Narrache : l'amertume sous le rire

Sous ce pseudonyme, Émile Coderre créa la voix d'un Québec paumé, urbain et dérangeant

MICHEL LAPIERRE

En 1913, Émile Coderre, étudiant en pharmacie et apprenti dans un établissement de la rue Sainte-Catherine Est, à Montréal, livre un médicament près de la rue Saint-Laurent. La porte s'ouvre, racontera-t-il, sur une jeune femme seulement vêtue « d'un collier de perles et d'une paire de bas roses », tenue à laquelle ses pompeuses études classiques ne l'ont pas préparé. Aussi, au lieu d'être, par tradition, poète du terroir, se proclamera-t-il « poète du trottoir ».

Cette formule résume à merveille ce qu'a été Émile Coderre (1893-1970), qui, sous le pseudonyme de Jean Narrache, a exprimé, en réinventant leur langue colorée, les sentiments des gagne-petit et des chômeurs durant la crise économique des années 30. Historien de la littérature, Richard Foisy a exhumé de nombreux inédits qui nourrissent son ouvrage *Un poète et son double*, la première biographie complète de Narrache, et *Quand j'parl'pour parler*, son édition remaniée de l'anthologie de l'écrivain.

Même si son biographe très solide fait remonter l'expression populaire « j'en arrache », d'où le poète tire son pseudonyme aux défricheurs de la Nouvelle-France qui peinaient à extirper les souches, Coderre est un poète urbain — et même notre premier écrivain populaire urbain —, précurseur de Gratiien Gélinas et de Michel Tremblay. En 1936, il n'affirmera pas en vain au poète sherbrookoïse Alfred DesRochers, aussi « canayen » que lui, mais plus rural : « Je suis du peuple! »

Entre le sang de la rue et la gouaille

Né à Montréal, Coderre a beau être fils de pharmacien, petit-fils de notaire, avoir comme oncle maternel un homme d'affaires influent, il a partagé le sort des pauvres en devenant à

cinq ans orphelin de père et de mère. Adopté par d'humbles membres de sa famille, aidé par un grand-oncle curé, il a fait ses études classiques au petit séminaire de Nicolet pour plus tard devenir pharmacien sur le Plateau-Mont-Royal, puis à Saint-Henri, avant de travailler comme voyageur de commerce ainsi que dans d'autres domaines.

Même si, composés dans une langue châtiée, ses premiers poèmes souffrent d'un « romantisme attardé », comme il l'avouera en 1969, on y découvre, dès 1917, la transcription de ce précepte de Nietzsche : « Écris avec du sang. » Coderre lit Mark Twain, maître américain d'une littérature populaire qui n'a plus besoin d'être ainsi catégorisée tant l'œuvre de celui-ci la transcende, et Jehan Rictus (1867-1933), poète français dont la gouaille faubourienne reste une manière plus qu'une trouvaille.

Mais, devenu Jean Narrache par sa publication en 1932 d'un recueil de poèmes, *Quand j'parl'tout seul*, et en 1939 d'un autre, *J'parl'pour parler*, il exprime son originalité canadienne, voire montréalaise. Sa *Prière devant la Sun Life*, poème du deuxième recueil, en est le meilleur exemple. Dans une touchante naïveté, un paumé y dénonce, avec ses tripes, l'élite canadienne-française d'alors, qui fait appel à la religion et au patriotisme pour cacher au peuple le culte de l'argent qu'elle pratique avant tout.

S'avouant « rien qu'un rien », il prie ironiquement devant l'édifice de la compagnie d'assurance vie, rue Metcalfe, au cœur de la métropole, « Pour ceux qui s'font des pil's de piasses / A s'planter comm'Champions d'la Race; / Pour tous les jureurs de serments / D'amour à la Franc'notr'moman; / Pour tous ceux qui tir'nt bénéfice / De notr'vach'rie et de nos vices. » Le

dernier vers révèle que Narrache n'est ni un amoureux aveugle de ce qu'il appelle la « quèteu-cratie » ni un socialiste doctrinaire.

Il se méfie aussi bien des grands sentiments que des grandes théories. Ce qui lui confère, à notre époque désillusionnée, une actualité certaine et fait vite oublier le « côté un peu vieillot » de son œuvre, que même Foisy, son admirateur, ne manque pas de suggérer discrètement. En 1937, dans *Histoires du Canada*, dont le premier ministre Maurice Duplessis empêche la réédition, Narrache affirme même : « Il y a autant de politiciens honnêtes dans le monde qu'il y a de prostituées chastes. »

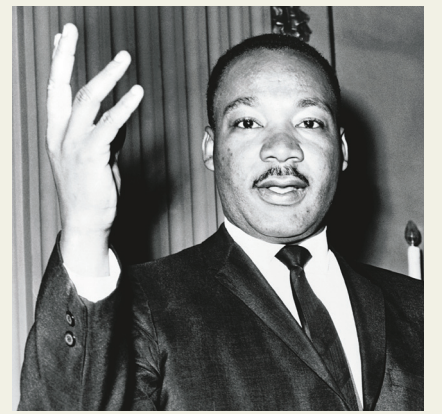
Sous l'humour

À propos des hommes de pouvoir et des capitalistes qui profitent des guerres tout en honorant sans limites les soldats tombés au front, le poète interpelle ces derniers : « Tout ça c'est parce que vous êtes morts... / si vous viviez, mes pauv's garçons! / Vous manqueriez d'pain su'la planche / comm'ben d'autr's revenus du front. » La fatalité de l'existence l'inspire plus que la promesse révolutionnaire des lende-mains qui chantent.

Son humour noir excelle à décrire une dame bien qui, au Théâtre Saint-Denis, pleure « comme un arrosoir » en assistant à la pièce *Les deux orphelines* et qui, en quittant la salle, apostrophe deux petites mendiantes. Elle s'écrie : « Allez-vous-en, mes p'tit's voleuses! » Narrache conclut : « La vie, c'est ben mal emmanché! »

Avant sa mort, il explicitera cette réflexion : « La vie, quoique feignant d'en penser tant de gens, n'est pas un don mirifique dont il faille tant se réjouir. Après tout, n'avons-nous pas tous été condamnés à la vie sans avoir eu la moindre chance d'en appeler de cette terrible sentence. » Qui aurait cru que, sous la langue colorée du peuple, l'arrière-pensée du poète des

VOIR PAGE F 4 : NARRACHE



Une biographie de
Martin Luther King
Page F 5



Le **Parti québécois**
est-il encore
moderne?
Page F 6

BANDE DESSINÉE

Des ponts dessinés au crayon

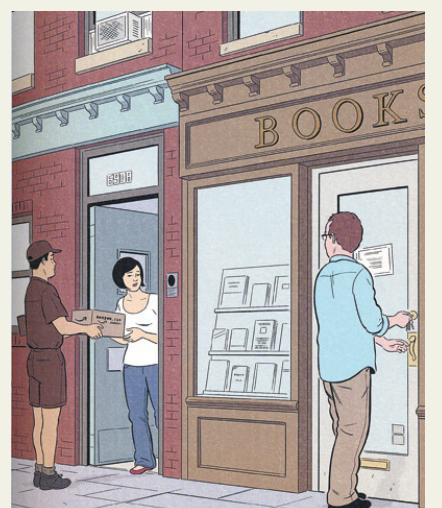
FABIEN DEGLISE

Les apparences sont souvent trompeuses, particulièrement dans le monde de la bande dessinée, cet art capable de mystifier à l'aide d'un simple coup de crayon. Un doute? Prenez la maison d'édition Drawn and Quarterly — D+Q, pour les intimes —, qui donne cette impression persistante, avec son catalogue soigné, littéraire et sophistiqué, de venir au mieux de Londres, au pire de la Nouvelle-Angleterre, mais qui en réalité, depuis un quart de siècle, fait rayonner ses romans graphiques partout sur terre depuis le Mile-End de Montréal. Une présence discrète mais influente qui, en plus d'avoir rapproché deux solitudes par la plume et l'encre noire, a également stimulé l'émergence d'une bande dessinée d'auteur francophone au Québec.

« On l'a toujours dit », lance à l'autre bout du fil Frédéric Gauthier, cofondateur de la maison d'édition La Pastèque, quartier général de la série *Paul* de Michel Rabagliati. En 2013, La Pastèque a célébré ses 15 ans d'existence. « Nous avons eu deux influences majeures : *L'Association en France* [un lieu éditorial spécialisé dans le roman graphique] et *D+Q à Montréal, qui ont nourri l'identité de La Pastèque.* »

La filiation, à la lisière du mimétisme par moments, est évidente. Elle se dévoile d'ailleurs subtilement dans la brique de près de 800 pages que vient de lancer l'éditeur anglo-montréalais pour souligner son 25^e anniversaire, dont la date exacte était quelque part en avril dernier. L'objet s'intitule *Drawn and Quarterly, Twenty-five Years of Contemporary Cartooning, Comics and Graphic Novels*. Il relate, entre autres choses, les premiers pas de cette grande aventure, initiée par la bédéiste Julie Doucet, première auteure à intégrer

VOIR PAGE F 6 : CRAYON



ADRIAN TOMINE

Adrian Tomine, *Read-Handed*, dessin publié en couverture du *New Yorker* en 2008

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

La quête de la mère

DANIELLE LAURIN

Premier Québécois à avoir remporté la Coupe du monde de slam poésie à Paris, en 2011, il a signé trois albums et deux recueils de poèmes, dont *S'édenter la chienne* (Écrits des Forges, 2014). À 34 ans, David Goudreault, travailleur social de formation, publie un premier roman décapant, très difficile à prendre au premier degré.

On apprend dès le prologue qu'il y a un cadavre. On ne saura qu'à la toute fin qui est mort et dans quelles circonstances. On sait déjà qu'on a entre les mains ce qui a tout l'air d'une confession.

Puisque tout se joue dès l'enfance, c'est là que commence le récit. «*Ma mère se suicidait souvent*», confie le narrateur. Dès l'âge de 4 ans, l'enfant qui vivait seul avec sa mère a dû affronter les penchants autodestructeurs de sa maman, bourrée de médicaments et traitée aux électrochocs, en vain.

Pas traumatisé le moins du monde, affirme-t-il pourtant. «*Contrairement à ce que prétendent les rapports officiels, je n'étais pas affecté par ses habitudes. Quand maman sortait la tête de ses enfers, c'était une femme merveilleuse. Les spécialistes peuvent bien aller se pendre eux aussi, avec leurs pseudo-analyses de nos liens d'attachement.*»

De tentative de suicide en tentative, le comportement de la mère a fini par alerter les services sociaux. Est arrivé ce qui devait arriver: on l'a séparée de son petit. «*Pour ma sécurité et son équilibre*», précise le fils.

Il avait 7 ans. Il ne l'a jamais revue. «*Cela m'a paru aussi logique que d'interdire la neige en hiver ou la sloche au printemps. Je savais bien, moi, qu'elle ne mourrait jamais et qu'il n'y avait que ses berceuses pour m'apaiser. On était une famille spéciale, mais une famille quand même. On avait besoin l'un de l'autre.*»

Tout cela aurait pu donner lieu à une histoire misérabiliste. C'est plutôt de l'ascension de la rage dont il est question. Car on a affaire à une petite crapule, sans foi ni loi. Dont les actes de violence vont aller en augmentant.

Comme si avoir été séparé de force de sa mère à l'âge de 7 ans justifiait tout. Comme s'il s'agissait de circonstances atténuantes concernant son comportement inadmissible sur qui personne n'a de prise. Comme si, à partir du moment où l'enfant a été privé de sa mère, même non fonctionnelle et suicidaire,



David Goudreault, travailleur social de formation, slameur, signe ici son premier roman.

JF DUPUIS

l'engrenage était inévitable. C'est du moins la version du narrateur.

Son seul réconfort dans sa descente aux enfers: les livres. Qui affinent son vocabulaire, alimentent son imaginaire. Et lui servent de repères pour philosopher à ses heures. Il nourrira aussi le rêve de devenir rappeur, tout passionné de hip-hop qu'il se révélera à l'adolescence, mais le passage à l'acte sera sans cesse reporté. Trop de hargne et de besoins primaires à combler avant tout.

Rage au cœur

Loin d'en vouloir à sa mère, il l'adule, l'idéalise. C'est aux autres qu'il en veut, à ceux qui les ont séparés. Il rage aussi contre les familles d'accueil qui se succèdent dans sa vie: il se sent traité comme un moins que rien. Il juge ceux qui empochent un chèque

du gouvernement sous prétexte de (mal) prendre soin de lui. Peu à peu, il s'en prend cruellement à leurs petits animaux de compagnie. Il en vient à commettre de petits larcins, à multiplier les mauvais coups.

Devenu jeune adulte, carburant à l'alcool, à la drogue, aux amphétamines, il s'enfoncé dans la criminalité. Il ne veut rien savoir des normes, rit des règles, profite de toutes les bonnes âmes qu'il croise, sans scrupule. Et il ajoute jour après jour des noms sur sa liste de vengeance: tous ces gens qui n'ont pas été à la hauteur de ses attentes, qui lui ont fait du mal...

Bref, il en vient à commettre l'irréparable. Comme cela était annoncé dès le début. De ce point de vue, outre quelques surprises, on ne peut pas dire que c'est excitant. On patauge dans le glauque, détails sordides à l'appui.

Pas moyen, bien sûr, d'avoir de la sympathie

pour cet antihéros qui se croit tout permis. Qui n'est pas sans faire penser, par certains côtés d'ailleurs, aux ploucs détestables mis en scène par François Barcelo dans ses polars déjantés. Mais en pire.

Le narrateur de *La bête à sa mère* a tous les défauts: non seulement cet accro à la porno et aux jeux de hasard est-il violent, il se montre manipulateur à l'extrême, harceleur de première. Aussi sexiste que raciste ou homophobe, il s'assume, sûr de son bon droit.

Tout cela est justifié à ses yeux. Car, pour ce petit salaud imbu de lui-même: «*On est salaud dans la mesure où la vie est une salope.*» Son expression préférée: «*C'est documenté.*» Du style: «*Les liens du sang sont plus forts que tout, c'est documenté.*» Ou: «*On ne se pointe pas chez les gens les mains vides. Il faut des fleurs ou une arme, c'est documenté.*» Ainsi de suite...

C'est au-delà des événements comme tels que *La bête à sa mère* est vraiment intéressant, si on peut dire. Dans la charge sociale sous-jacente au roman. Une charge à tous les vents, sans retenue aucune, qui se plaît à l'exagération. Contre le monde pourri, corrompu, hypocrite, égocentrique. Contre la loi du plus fort, la course à l'avoir et au paraître. Contre la déshumanisation généralisée.

Comment, dans un tel monde, seul à se défendre depuis l'enfance, éviter la rancœur, la déviance? *La bête à sa mère* pourrait se lire comme un cri du cœur. Malgré la plume au vitriol de David Goudreault. Malgré l'humour rentre-dedans qui parsème son roman. Ou peut-être grâce à cela: c'est entre les lignes que ça se passe.

La quête de la mère. Le désir obsessif du fils de se blottir à nouveau dans ses bras. Quitte à fabriquer au plus haut point sur le moment des retrouvailles. Quitte à rentrer dans le mur. C'est la ligne directrice du récit. Peut-être ce qui lui donne son sens.

Collaboratrice
Le Devoir

LA BÊTE À SA MÈRE

David Goudreault

Stanké

Montréal, 2015, 232 pages

Après
LE CLUB DES
INCORRIGIBLES
OPTIMISTES«Un roman-
monde.»
Les Echos«Profond,
universel,
surprenant.»
Télérama«Un feuilleton
à la Dumas.»
Lire«Best-seller
en vue.»
Le PointJean-Michel Guenassia
Trompe-la-mort
romanJEAN-MICHEL
GUENASSIA

Albin Michel

ROMAN

Boumbo 2.0

DOMINIC TARDIF

Au cours d'un entretien avec la BBC en décembre 2014, Stephen Hawking mettait en garde la planète. «*Les formes primitives d'intelligence artificielle que nous avons déjà se sont montrées très utiles. Mais je pense que le développement d'une intelligence artificielle complète pourrait mettre fin à l'humanité*», déclarait-il alors.

Les laboratoires Renault-PSA réimaginés par Grégoire Courtois auraient sans doute eu intérêt à prendre au sérieux le légendaire astrophysicien avant de créer la BlackJag, première

voiture «*entièrement organique et vivante*». Cornée humaine en guise de pare-brise et cordes vocales de félin qui singe le rugissement d'une voiture traditionnelle composent entre autres ce Boumbo 2.0, assemblé à partir d'«*éléments existants en l'état dans le règne animal*». Comment alimentera-t-on la bête? Grâce à un orifice en forme d'appareil génital femelle, conçu à partir du code génétique de la vache, de l'éléphant et de la baleine bleue.

De quoi sabler le champagne? Pas encore. La révolution annoncée sera refroidie par l'annonce de la disparition d'Antoine Donnat, propriétaire du

modèle initial de BlackJag. Jane, la boîte noire parlante dont est doté le véhicule, restituera pour le bien de l'enquête que mène l'huissier Klein tout ce qu'elle a enregistré, en une série de rapports plus ou moins télégraphiques traçant le quotidien de la famille Donnat. L'extraordinaire bagnole avait semé la zizanie au sein du domicile conjugal, apprendra-t-on.

«*Mais avouez que ce choix de peau de femme humaine sur vos sièges engage le conducteur dans un registre qui n'a plus grand-chose à voir avec la conduite*», fera judicieusement remarquer l'huissier à Fransen, le démiurge derrière la voiture.

Avalé par la machine

Deuxième roman de Grégoire Courtois, *Suréquipée* imagine une version sur stéroïdes de la relation érotico-possessive qui lie l'homo vroum-vroum à son automobile, à la fois extension de son phallus et miroir de ses fantasmes. La fable futuriste ne brille ni par sa subtilité ni par son originalité, mais le ton robotique sur lequel la BlackJag rend compte des moments où son propriétaire lui a témoigné son affection propose une caricature d'un surréalisme plus comique que moralisant. «*Ses lèvres se posent sur mon volant*, raconte-t-elle au sujet d'Antoine, alors possédé par des concupiscent instincts.

«*J'analyse toutes les options qui me permettraient d'apporter une réponse à cette insistante requête.*»

La BlackJag, parce qu'elle parle et perçoit les champs électromagnétiques, est-elle forcément capable d'émotions? Conférer de l'intelligence à une machine n'équivaut-il pas à lui conférer aussi le pouvoir de nous avaler tout rond, si ça lui chante? Autant de questions appartenant de moins en moins à la fiction, que Courtois double en fin de course d'une réflexion sur la mémoire et la fabrication des souvenirs.

En évitant les mises en garde catastrophistes, Grégoire Courtois imagine une de ces rares dystopies n'empêchant pas la bien-pensance. L'auteur français se plaît tout simplement à rouler pour le plaisir, grâce au carburant d'une prémisse farfelue. Il faudra lui pardonner de ne pas toujours savoir contourner quelques idées tenant de l'évidence. Il n'est malgré tout pas inutile de répéter celle-ci: les fabricants de chars sont peut-être assez idiots pour concevoir une voiture plus intelligente qu'eux.

Collaborateur
Le Devoir

SURÉQUIPÉE

Grégoire Courtois

Le Quartanier

Montréal, 2015, 152 pages



ARIANE CORDEAU

Moitié vrai

«*[Moitié vrai distille un] sentiment de bien-être. [...] Au cœur de ce voyage, la recherche de l'amour, de la famille, mais aussi d'une identité [...].*»

Laila Maalouf, *La Presse*«*C'est une histoire lumineuse [...].*»Marie-Louise Arsenault, *Radio-Canada*,

Plus on est de fous, plus on lit!

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société
de développement
des entreprises
culturelles
Québec

«*Antoine me gare dans l'allée. Il appuie sur la pédale de frein. Je stoppe. Je vérifie l'état de mes fonctions vitales. Tout est en ordre. Ce trajet d'une vingtaine de kilomètres m'a permis de contrôler le bon fonctionnement de mes membres et de mes organes après la convalescence.*»

Extrait de *Suréquipée*

LITTÉRATURE

LA VITRINE



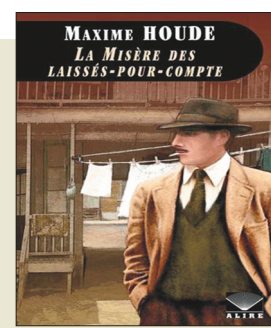
ALBUM JEUNESSE

L'HOMME SANS CHAUSSETTES

Jennifer Couëlle
Illustrations de Ninon Pelletier
Éditions de l'Isatis
Montréal, 2015, 28 pages

S'il y a un sujet qui n'est à peu près jamais abordé en littérature jeunesse, et même en littérature tout court, c'est bien celui de l'itinérance. Cette triste réalité qu'on ne veut pas trop voir et qu'on ne veut surtout pas vivre est difficilement évitable si on fréquente les quartiers centraux de grandes villes, ce qui n'est pas le cas de bien des enfants d'âge scolaire. L'album *L'homme sans chaussettes* pourrait très bien les éveiller en douceur à cette condition humaine peu enviable. On y suit la « démarche » de deux enfants, Luca et sa voisine Juliette, qui finissent par s'intéresser au sort d'un homme étrange qu'ils croisent quotidiennement sur le chemin de l'école, qui parle le plus souvent tout seul, sans chaussettes, sur un banc de parc. De la crainte aux questionnements jusqu'à un rapprochement éventuel, cette histoire est un éloge à la compréhension et la compassion. Les illustrations colorées et riches en détail complètent à merveille cette petite fable sociale.

Amélie Gaudreau



POLAR

LA MISÈRE DES LAISSÉS-POUR-COMPTÉ

Maxime Houde
Alire
Lévis, 2015, 274 pages

Le privé Stan Coveleski a de la classe et un sens du devoir qui l'honore. Même quand il rencontre le cadavre de l'un de ses indics dans un tiroir de la morgue, le détective sait garder son calme et ses distances par rapport à ses anciens collègues de la police; à la fin des années 1940, à Montréal, la ficelle trempe dans toutes sortes de trucs plus ou moins avouables. Mieux vaut se montrer prudent. Et voilà que Stan se voit chargé d'une enquête par le père de sa fiancée. Pour suivre par deux gorilles tout autant que par les flics qui, tour à tour, lui tapent dessus joyeusement pour mettre la main sur une mystérieuse mallette, le détective parvient à sauver sa peau en faisant surgir un lien inattendu entre le monde interlope et son commanditaire. Coveleski réussira à faire la lumière sur cette histoire trouble tout en faux-semblants, mais y laissera son cœur. Maxime Houde réussit à créer un personnage à la fois attachant, juste et efficace, qui n'a rien de superhéros; Coveleski mène ses enquêtes en se servant de son intuition, de son sens de l'humour et de sa répartie. On plonge avec bonheur dans cette histoire racontée dans une langue truculente, parlée à des niveaux divers par une impressionnante galerie de personnages. En prime, le Montréal dépeint par Maxime Houde donne souvent l'impression de voyager dans le temps.

Michel Béclair

POÉSIE

Au cœur de la chasse

HUGUES CORRIVEAU

Remettre en question le fait d'exister malgré la férocité parfaite du vivant, voilà le propos fondamental des *Hommes sont des chevreuils qui ne s'appartiennent pas*, recueil de Mirreille Gagné déchiré entre vie et survie, entre « *La proie* » et « *Le prédateur* » (titres de ses deux parties). Cette oscillation mène au rôle qu'on décide de tenir à bout portant dans le sens de son existence. Ce recueil, pourtant signé par une poète, investissant un « je » constamment féminin, porte un curieux titre dont la pertinence du mot « *homme* » (comme partout dans le recueil) ne s'explique pas. Employé sans doute dans son sens générique, il contribue à proposer une piste de lecture qu'on ne peut s'empêcher de remettre en question.

C'est d'autant plus dommage que la vérité extrême de ce recueil tient dans la vision radicalement féminine de ce monde avec lequel la poète se colle-taille, qui déchire et tue, qui fragilise le moindre « *spasme de vivre* », dirait Nelligan.

Or, magnifiques sont souvent ces textes très courts, ces vers percutants qui aveuglent tant leur acuité s'impose. Défi immense, donc: « *Comment devenir une femme sans mordre?* » Résoudre ce dilemme provoque ce déchirement intrinsèque qui tarade la poète. La métaphore de la chasse s'imisce d'emblée comme une force pour éclairer cette faim et cette soif de soi. La bête traquée est une corneille, noir oi-

seau, charognard et survivant, et la poète confesse: « *Je lave les corneilles / Meticuleusement / Lisse les plumes / A la perfection / L'éternité est un art.* »

Silence de chasserresse

S'il est vrai que « *Certains si occupés à mourir / Ne voient pas les autres survivre* », ce n'est pas le cas de la poète, qui affirme: « *Je ne regarde pas la proie / Avant de la tuer / Une fois éventrée / Je conserve le cœur / Lavé à grande eau / Je l'observe / Longuement / Avant de me reconnaître.* » Cette volonté de conscience porte ces mots tout du long, avec le même souffle poétique, car, c'est impératif, « *Ne pas faire de bruit / A l'intérieur de l'oiseau / Surtout / Ne pas souffler / L'équilibre tient à un fil.* »

Précaution de chasserresse à l'affût, précaution de victime sur le point de succomber? Cette ambivalence est le moteur même de cette poésie, toujours au bord du silence menaçant sa propre vitalité.

Or, l'auteure sait bien que « *Les squelettes ont les yeux aussi bleus que le ciel / A force de périr* », mais ce qui compte au fond, c'est cet aveu retentissant: « *Demain je vous jure je veux vivre.* »

Collaborateur
Le Devoir

LES HOMMES SONT DES CHEVREUILS QUI NE S'APPARTIENNENT PAS
Mirreille Gagné
L'Hexagone
Montréal, 2015, 72 pages

Passeurs d'éternité

CHRISTIAN DESMEULES

Près de vingt ans après *Les aurores montréalaises*, Monique Proulx continue à se passionner pour Montréal, postée en son cœur comme une araignée au centre de sa toile, attentive au moindre de ses frémissements.

Ce qu'il reste de moi, son 5^e roman, s'appuie surtout sur la figure historique de Jeanne Mance, considérée à juste titre aujourd'hui comme la cofondatrice de Montréal en 1642 — avec Paul Chomedey de Maisonneuve —, embarquée pour le Nouveau Monde à l'âge de 34 ans pour « *apporter l'éternité à des êtres qui ne la connaissent pas* ».

À travers cet hommage frontal à la fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal et aux premiers colons, fous de Dieu ou inspirés véritables, qui ont combattu pour s'y installer, l'écrivaine demeure en quelque sorte fidèle à sa manière, c'est-à-dire celle d'écrire des « *thrillers existentiels* » qui permettent de faire le plein d'humanité. Un large regard romanesque qui embrasse l'immense et merveilleuse complexité du monde, avec une prédilection pour l'infiniment petit — les déséquilibres, les itinérants, les exclus et les perdus.

Un roman ambitieux, qui ressemble étrangement à celui de l'un des personnages d'écrivains créés ici par Monique Proulx, qui a écrit « *une manière de roman gigogne où les personnages sont régurgités les uns à la suite des autres, et parfois les uns dans les autres, et qui aurait puisé son inspiration abracadabrante dans tout ce qui se dresse en hauteur dans le ciel montréalais* ».

C'est le fil directeur de ce roman — dont l'action s'étend de la fondation de la ville jusqu'à nos jours — habité d'une galerie de personnages dont chacun semble animé par une ferveur qui prend de multiples formes: celles de l'écriture et de la création, de la justice, de la charité ou de la foi.



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Monique Proulx

Ce qu'il reste de moi contient mille vies, et s'intéresse par exemple au destin de Markus Kohen, un jeune Juif hassidique en rupture de ban avec sa communauté, qui choisit de se fonder dans le tissu de la ville et d'explorer sa propre individualité. Mais sans pour autant renier certaines des valeurs les plus fondamentales de son héritage. Une sorte de pureté qui fait écho à l'engagement inflexible de Virginie Hébert, la directrice d'une maison d'accueil pour itinérants amérindiens.

Un peu nous tous

On y trouve aussi Thomas, scénariste connu, dévasté après une séparation difficile, qui croit que l'amour est bel et bien mort en lui. Laurel, son fils, qui est lui aussi écrivain, de retour à Montréal après un long séjour en Inde, rêvant d'absolu et de liberté. Gabrielle, la sœur de Thomas, qui enseigne le français à des immigrants, ouverte sur le monde. Le fantôme de leur mère, grand-mère adorée de Laurel.

D'autres encore: un prêtre sulpicien anticonformiste qui fait des exorcismes, un de-

Proulx ausculte ainsi le cœur palpitant de la métropole québécoise, fondée il y a près de quatre siècles par quelques illuminés sans peurs et sans reproches partis un jour de France pour tenter la « *Folle Entreprise* ».

Et comme dans *Champagne* (Boréal, 2008), son roman précédent, un écrivain en constitue l'épicentre. Et à la manière d'un kaléidoscope, comme autant de doubles de l'auteure elle-même, plusieurs personnages posent ainsi sur le monde — et sur Montréal — le même regard ouvert et généreux. Attentif aux démunis, à la multitude urbaine, chacun engagé à sa manière dans une quête à tâtons de spiritualité, de hauteur morale ou d'apaisement.

S'agit-il du grand roman de Montréal que l'on nous vante? Sans doute pas, tant ce livre imprégné de mystique paraît aussi large d'un côté qu'il est étroit de l'autre. Sa structure complexe — voire compliquée — et sa foisonnante générosité en atténuent peut-être un peu la force de frappe.

Mais ce qu'il reste vraiment du cœur de Jeanne Mance, où qu'il se trouve, « *continue de battre indifféremment pour tous, ceux qui rient ou ceux qui pleurent, les Mohawks comme les pures laines comme les venus d'ailleurs, tous ceux-là susceptibles d'être allumés par ses pulsions clandestines* ».

Collaborateur
Le Devoir

CE QU'IL RESTE DE MOI

Monique Proulx
Boréal
Montréal, 2015, 432 pagesPRIX
PULITZER
2015LE ROMAN
PHÉNOMÈNE

« Une lumière dans la nuit »

Magazine Lire

« La force physique et
émotionnelle d'un chef-d'œuvre »

Library Journal

Anthony
Doerr
Toute
la lumière
que nous
ne pouvons
voir roman

Albin Michel

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS

Du 18 au 24 mai 2015

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N ^o DE SEMAINES)
▼ Romans québécois		
1	La vie sacrée de Juliette Gagnon • Tome 3 Escarpins... Nathalie Roy/Libre Expression	-/1
2	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 11 Double allégeance Anne Robillard/Welban	2/7
3	Des nouvelles d'une p'tite ville • Tome 2 1968, Juliette Mario Hade/Les Éditions réunis	1/3
4	Maudits bas jaunes! Marie-Millie Dessureault/Mortagne	-/1
5	Tu peux toujours courir Valérie Chevalier/Hurtubise	4/7
6	1967 • Tome 1 L'âme sœur Jean-Pierre Charland/Hurtubise	3/7
7	La Justicière. La finale des coupables Marc Aubin/Apothéose	-/1
8	La promesse des Gélinas • Tome 1 Adèle France Lorrain/Guy Saint-Jean	7/7
9	Ce qu'il reste de moi Monique Proulx/Boréal	6/5
10	La nouvelle vie de Mado Côté, retraitée Rosette Laberge/Les Éditions réunis	5/7
▼ Romans étrangers		
1	L'instant présent Guillaume Musso/XO	1/9
2	Dans la ville en feu Michael Connelly/Calmann-Lévy	2/4
3	Elle et lui Marc Levy/Robert Laffont Versilio	3/15
4	Codex 632. Le secret de Christophe Colomb José Rodrigues dos Santos/HC	4/7
5	L'ombre de Gray Mountain John Grisham/Lattès	6/3
6	Les quatre saisons de l'été Grégoire Delacourt/Lattès	-/1
7	Tu me manques Harlan Coben/Belfond	7/8
8	Dis-moi que tu m'aimes Joy Fielding/Michel Lafon	5/2
9	Lune pourpre James Patterson Marshall Karp/Archipel	8/2
10	After • Tome 2 La collision Anna Todd/Homme	9/5
▼ Essais québécois		
1	Mort médicale, est-ce humain? Hubert Doucet/Médiapaul	-/1
2	Ma vie rouge Kubrick Simon Roy/Boréal	1/2
3	Second début. Cendres et renaissance du féminisme Francine Pelletier/Atelier 10	4/2
4	La langue rapalée. Combattre l'insécurité linguistique... Anne-Marie Beaudoin-Bégin/Somme toute	10/2
5	Tout ce que les publicitaires ne vous disent pas Arnaud Granato Stéphane Malliot/La Presse	5/5
6	État du Québec 2015 Collectif/Del Busso	7/6
7	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu Jean-François Lépine/Libre Expression	3/29
8	Sortir le Québec du pétrole Collectif/Somme toute	6/4
9	Walmart. Journal d'un associé Hugo Meunier/Lux	8/8
10	Une histoire de la politesse au Québec. Normes et déviances... Laurent Turcot/Septentrion	-/1
▼ Essais étrangers		
1	Du bonheur. Un voyage philosophique Frédéric Lenoir/Fayard	1/14
2	Remèdes mortels et crime organisé Peter C. Gotszche/PUL	9/2
3	L'occident terroriste. D'Hiroshima à la guerre des drones Noam Chomsky Andrei Vitchek/Écosociété	2/3
4	Cosmos. Brève encyclopédie du monde Michel Onfray/Flammarion	4/2
5	Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique Naomi Klein/Lux	3/11
6	Les barbares. Essai sur la mutation Alessandro Baricco/Gallimard	5/3
7	La chair interdite Diane Ducret/Albin Michel	6/12
8	Lettre aux escrocs de l'islamophobie qui font le jeu des racistes Charb/Les échappés	-/1
9	Brut. La ruée vers l'or noir Collectif/Lux	-/1
10	La Bible de l'athéisme Sam Harris Émilie Patry/Cardinal	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard pour les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Aller-retour États-Unis–Nigeria

CHRISTIAN DESMEULES

Americanah, le 3^e roman de Chimamanda Ngozi Adichie, est d'abord une histoire d'amour et d'exil. La longue trajectoire de retour au pays natal d'une jeune femme rêvant d'ailleurs et de culture. Une chronique des déchirures intimes et des ambitions déçues.

Avec cette romance moderne posée dans un monde globalisé, l'écrivaine nigériane de 37 ans, fille d'universitaire et féministe engagée, s'impose comme l'une des écrivaines africaines les plus importantes aujourd'hui. Alors qu'elle partage depuis près de vingt ans sa vie entre les États-Unis et le Nigeria (pays de Wole Soyinka, Prix Nobel de littérature en 1986), ses livres sont traduits dans une trentaine de langues.

Son premier roman, *L'hibiscus pourpre* (Anne Carrière, 2004), a remporté en 2005 le prix du meilleur premier roman du Commonwealth. Le suivant, *L'autre moitié du soleil* (Gallimard, 2008), consacré à la guerre du Biafra (1967-1970), a reçu le Orange Prize for Fiction en 2007.

Ifemelu, héroïne d'*Americanah* et *alter ego* de l'auteure, qui a elle-même connu un parcours similaire, ira poursuivre ses études universitaires aux États-Unis, où elle est accueillie d'abord par sa tante, qui y fait déjà ses études de médecine. Son amour de jeunesse, Obinze, qui fantasmait depuis longtemps sur la culture américaine, n'aura toutefois pas la même chance : on va lui refuser systématiquement le visa.

Le rêve américain se transformera plutôt pour lui en cauchemar anglais, avant qu'il ne soit contraint de retourner à Lagos, plus grande ville du Nigeria, et d'y entamer une carrière fructueuse dans l'immobilier.

Ifemelu, sous le choc de leur rupture et de la découverte d'un monde radicalement différent, va découvrir aux États-Unis au fil des années un entrelacs complexe de races, de classes sociales et de niveaux de langage. Réfléchissant de façon souvent très critique aux relations complexes



JANETTE PELLEGRINI AGENCE FRANCE-PRESSE

Chimamanda Ngozi Adichie, écrivaine nigériane de 37 ans, fille d'universitaire et féministe engagée, s'impose comme l'une des écrivaines africaines les plus importantes aujourd'hui.

entre Blancs, Afro-Américains et immigrants africains au pays de Barack Obama, souvent d'un point de vue féministe et radicalement étranger, allergique à la langue de bois et au politiquement correct, la jeune femme se mettra à tenir un blogue qui va vite lui valoir une certaine reconnaissance (milliers de lecteurs, tournées de conférences bien payées).

Mais la ronde des amours et des déceptions finit par épuiser. «*Le Nigeria devint l'endroit*

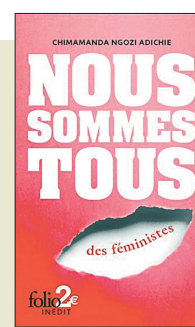
où elle devait être, le seul endroit où elle pouvait enfouir ses racines sans éprouver en permanence le désir de les arracher et d'en secouer la terre. » Et quinze ans après avoir quitté son pays, ayant repris depuis peu contact avec Obinze, marié et père d'une petite fille, le retour à Lagos s'impose : «*En descendant de l'avion à Lagos, j'ai eu l'impression d'avoir cessé d'être Noire.* » Peut-on jamais boucler la boucle ?

Un grand roman bardé de

réflexions fines sur l'Afrique et les États-Unis, sur l'identité, les relations amoureuses et l'exil, habilement tricoté entre l'autobiographie et la fiction.

Collaborateur
Le Devoir

AMERICANAH
Chimamanda Ngozi Adichie
Traduit de l'anglais (Nigeria)
par Anne Damour
Gallimard
Paris, 2015, 526 pages



FÉMINISME

NOUS SOMMES TOUS DES FÉMINISTES
Chimamanda Ngozi Adichie
Folio
Paris, 2015, 96 pages

Écrivaine nigériane qui vit à Chicago et à Lagos, dans son pays d'origine, Chimamanda Ngozi Adichie récolte les prix littéraires. En 2013, un extrait d'une de ses conférences portant sur le féminisme a été intégré à une chanson figurant sur un disque de la chanteuse Beyoncé. Cette brève conférence est publiée en français pour la première fois dans cet opuscule. Plaidoyer très simple, mais senti et habile, pour un féminisme permettant d'en finir avec une détermination sexuelle qui accable autant les garçons, soumis à une pesante exigence de virilité, que les filles, victimes d'un double standard en plusieurs domaines (sexualité, argent, comportement, tâches ménagères), cette conférence au ton souriant mais déterminé est une pure réussite. Une nouvelle littéraire, qui incarne le propos, l'accompagne. Une Nigériane se fait marier à un de ses compatriotes, installé aux États-Unis. Ce qu'elle découvre une fois rendue à New York n'est pas réjouissant. Lumineux et évocateur, le style de l'écrivaine captive instantanément.

Louis Cornellier



NOUVELLES

AUTOUR DE TON COU
Chimamanda Ngozi Adichie
Traduit de l'anglais par Mona de Pracontal
Folio
Paris, 2014, 320 pages

Les douze nouvelles qui composent ce recueil sont d'une impressionnante qualité. Elles racontent toutes des drames privés, souvent sur fond de grands enjeux (guerre du Biafra, émeutes au Nigeria, émigration africaine vers les États-Unis, colonisation européenne de l'Afrique), vécus par des Nigérianes, surtout contemporaines, en quête d'émancipation. Dans un style d'une rare limpidité, l'écrivaine, née en 1977, propose une exploration très subtile des sentiments troubles, mais tus. Une musulmane et une chrétienne se cachent ensemble pendant que des émeutes opposent leur communauté respective. Une jolie écrivaine subit le sexisme de ses collègues lors d'un atelier d'auteurs africains. Une jeune fille cause volontairement la mort de son frère, trop adulé par sa grand-mère. Bonnes, diversifiées et riches, les histoires brillent par leur raffinement psychologique, nourri de fines considérations sociales. Nous n'avons pas fini d'entendre parler en bien de cette écrivaine.

Louis Cornellier

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Cartes postales anciennes

Emmanuelle Pagano redessine les rives industrielles désormais inactives

GUYLAINE MASSOUTRE

Emmanuelle Pagano, diplômée en cinéma, est l'auteure d'une douzaine de livres subtils, un peu confidentiels du fait de sa langue épurée,

lente, imagée. Son roman autotictif, *L'absence d'oiseaux d'eau* (P.O.L., 2010), l'a fait connaître : elle s'y livrait à l'autofiction, à partir d'une passion contrariée, où elle mit en mots profonds le désir

inassouvi, ambivalent, abondamment qualifié de féminin.

Avec *Ligne & Fils*, elle entame une trilogie, qu'elle veut être une vaste enquête sur la mémoire, sur l'eau, sur le coma. Ligne, c'est le nom d'un affluent du Rhône, en Ardèche, qui cascade des Cévennes. C'est aussi le symbole de trois ou quatre générations, dont on sait, au début du livre, qu'elle s'étirole avec la mort de soif d'un nourrisson, puis avec l'éthylisme du fils âgé de 16 ans.

Journal des soifs

Cela part de l'arrière-grand-père : les tourments commencent autour de la rivière. La vie va couler, irrégulière, sur 150 ans. On saute à la narratrice, une mauvaise mère, qui fait défaut d'allaitement ; son nourrisson dépérit et meurt. Le père prend en charge l'enfant suivant, le séparant de sa mère. Elle le retrouve, en coma éthylique.

On suivra un journal intime, chronique d'une fabrique dans des temps anciens. Aucun doute, ce temps-là a existé. On y a dévidé la soie, mais la soif a pris le dessus, métaphore de l'avidité et du corps obsession-

nel, marqué par les défections et la musique propre à cette lignée. Ces deux registres de la compensation impossible cohabitent dans ce roman, où les péripéties sont elles-mêmes noyées, ensevelies.

Écrit à la villa Médicis, à Rome, loin du paysage réel, Pagano s'est immergée à distance dans ses documents et la douceur méditerranéenne. Sa narratrice dit : «*Dans cette parenthèse ouverte, nous nous déshabillons de tout, et j'ai l'impression que nous n'existons plus, mon fils et moi, qu'enlacés dans la nage de la martre qui noie nos regards dans le sillage de la douceur au milieu de l'eau noire.* » Telle est l'humour, la nature, les métiers anciens, aux chansons et comptines d'eaux vives, en 47 brefs chapitres évoquant les confluences et les métiers qui avaient besoin d'eau.

Collaboratrice
Le Devoir

LIGNE & FILS
TRILOGIE DES RIVES I
Emmanuelle Pagano
P.O.L.
Paris, 2015, 206 pages



WIKICOMMONS

Ligne, c'est le nom d'un affluent du Rhône, en Ardèche, qui cascade des Cévennes.

NARRACHE

SUITE DE LA PAGE F 1

rues de Montréal se rapproche du scepticisme de Cioran, écrivain européen à la sobriété toute classique ?

C'est pourtant la leçon que l'on retient du colossal et salutaire travail de Foisy sur Jean Narrache. Elle éclaire le côté sombre, profond et universel de la sensibilité québécoise que l'exubérance de l'humour populaire peine toujours à dissimuler. «*J'espère que je mourrai en pardonnant à mes parents de m'avoir mis au monde* », déclara Coderre en 1961, en pleine Révolution tranquille, tandis que les Québécois, même les plus humbles, commençaient à s'interroger

sérieusement sur le sens de leur singulière aventure.

Collaborateur
Le Devoir

UN POÈTE ET SON DOUBLE
JEAN NARRACHE – EMILE CODERRE
Richard Foisy
L'Hexagone
Montréal, 2015, 432 pages

QUAND J'PARLE POUR PARLER
Jean Narrache
Anthologie présentée par Richard Foisy
Typo
Montréal, 2015, 272 pages

Jean Narrache en musique

Jean Narrache a trouvé quelques échos en musique au Québec. La plupart de ces œuvres sont parues dans les 5 dernières années.

Richard Foisy lui-même proposera à l'automne un album où il chante 17 textes du poète du trottoir. Le disque, accompagné d'un livret illustré où sont mis en contexte la plupart des poèmes, épousera une formule musicale jazzée des plus classiques, avec piano et contrebasse, et des touches de cordes et de clarinette. Foisy y interprète Jean Narrache de façon guillerette, avec une articulation presque trop impeccable étant donné l'esprit des textes. Les moments récités, sur trame de piano discret, restent de beaux moments poétiques.

En 2011, la compilation *J'rappe tout seul quand Jean Narrache* avait été créée par Frédéric Guindon. Le disque de sept titres diffusé au www.jeannarrache.com mettait en scène des rappers émergents québécois, avec une trame rythmée. Tous les revenus de ce disque sont remis au journal *L'itinéraire*.

Nos recherches nous ont également menés vers l'enregistrement *Les poèmes de Jean Narrache*, livrés par le comédien René Caron. Le disque paru en 1973 comprend 18 titres plus récités que chantés. L'album a été réédité en 2008 et est disponible sur Archambault.ca et sur iTunes. Finalement, le Trio Laperche termine son album *Colline de l'île*, paru en 2013, par la pièce *J'est'vagabond*. Coïncidence ou pas, le morceau clôture également le disque de Richard Foisy.

Philippe Papineau

JULIEN GRAVELLE

Debout sur la carlingue

« Ces fragments, agilement disposés par l'auteur, ont pour toile de fond les territoires encore sauvages du Saguenay–Lac-Saint-Jean. Dans ce décor immense gravitent [...] des personnages en quête de sens. [...] *Debout sur la carlingue* fait [...] partie de cette catégorie de livres que l'on dévore d'une traite tellement ils sont captivants. Un petit régal littéraire. »

Joëlle Girard, *La Presse*

Société de développement des entreprises culturelles
Québec

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

LIVRES

LA VITRINE



RÉCIT DE VIE

TOUTE LA FOLIE DU MONDE
TÉMOIGNAGE D'UNE SURVIVANTE
Francine Godin
Liber
Montréal, 2014, 115 pages

Francine Godin a eu une vie professionnelle exceptionnelle: elle a représenté les programmes alimentaires de l'ONU en Afrique, durant les années de famine, de guerre, de déplacements terribles des populations. Formée en sciences politiques, elle a connu le terrain effrayant des responsables de la terreur armée, de l'assassinat à grande échelle, de la misère la plus grande. Elle-même s'inscrit dans la survivance. Il y a donc, dans ce récit serré et distancé, le bilan d'une vie et de réalités absurdes. Les systèmes politiques, dont le nôtre, le grand capitalisme, n'en sortent pas indemnes. Elle y dessine en même temps son propre parcours analytique, qui l'a sauvée de sa famille, ce précipice où la folie s'était inscrite, avec son lot d'impuissances. Sauver le monde, se sauver soi-même, c'est l'enjeu de ce récit bouleversant et unique, où Godin se met à nu, y compris dans ses convictions et audaces de femme, dotée d'un sens aigu de la liberté.

Guylaine Massoutre

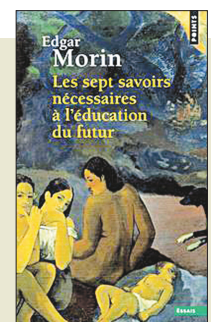


POÉSIE

OUVVERT L'HIVER
Sébastien Dulude
La Peuplade
Chicoutimi, 2015, 80 pages

Qui aime le froid aimera sans doute *Ouvvert l'hiver* (11 occurrences de ce mot en 60 poèmes) de Sébastien Dulude. Constitués de tercets en vers libres, les poèmes tombent lentement du haut de la page au début, jusqu'au bas à la fin. Ce recueil étale, lancinant, une idée tenace d'effets frigorifiques qui rendent l'âme apeurée devant ce qui risque de la cryogéniser. Claustre dans sa maison, l'auteur imagine un « poème blanc / comme un réfectoire. » Il fait alors entendre sa douce mélancolie: « dessin du vent sur la neige / il me revient: / avoir déjà été enfant bien seul. » Mais de nombreuses scories plombent ce très court livre, comme le spectre des couleurs qui teinte de bleu la neige (9 occurrences), de vert le bois de chauffage, de rose rouge les peaux, sans compter les noir, blanc, bleu, doré et autre olive. Hélas! Ce n'est pas non plus toujours bien écrit. Je ne suis pas certain de la pertinence linguistique de ces deux vers: « le vent prend ton foulard et le frôle dans mon cou » et « c'est peut-être mon dernier hiver de température. » Retenons aussi des jeux de mots lourdingues comme ce « soufflé douleur » qui laisse le poète « figé sur glace ». L'éditeur affirme que « *Ouvvert l'hiver* dessine [d]es images connues de notre imaginaire nordique », et c'est malheureusement trop vrai.

Hugues Corriveau

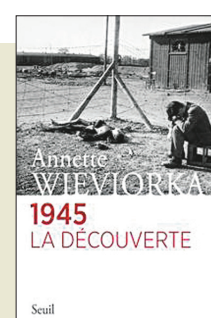


ÉDUCATION

LES SEPT SAVOIRS NÉCESSAIRES À L'ÉDUCATION DU FUTUR
Edgar Morin
Points
Paris, 2015, 160 pages

Penseur de la complexité, le vénérable Edgar Morin se penche, dans cet ouvrage rédigé à la demande de l'UNESCO en 1999, sur les grandes orientations qui devraient présider à l'éducation des jeunes. Critique d'un enseignement par « connaissances séparées et cloisonnées » et partisan d'une approche globale et transdisciplinaire, Morin expose, dans ces pages, un condensé accessible de sa très riche « anthropologie ». Selon lui, il importe d'enseigner que toute connaissance est guettée par l'erreur et l'illusion, que la réalité est multidimensionnelle, que la diversité des cultures s'accompagne de l'unité humaine, que l'incertitude est notre lot — prédire le destin humain est illusoire — et que « le renoncement au meilleur des mondes n'est nullement le renoncement à un monde meilleur ». Belle leçon d'épistémologie et salutaire invitation à un développement humain qui rassemble l'autonomie individuelle, l'enracinement culturel et la conscience planétaire, cet essai plein de sagesse propose un exigeant humanisme pour le XXI^e siècle.

Louis Cornellier



HISTOIRE

1945, LA DÉCOUVERTE
Annette Wieviorka
Seuil
Paris, 2015, 288 pages

Il y a 70 ans, entre le 5 avril et la fin de mai 1945, aux côtés de l'armée américaine, deux correspondants de guerre, l'écrivain et journaliste Meyer Levin, de Chicago, et le photographe Eric Schwab, de l'Agence France-Presse, tous deux juifs, révèlent les horreurs des camps de concentration nazis. Après Auschwitz, déjà découvert par les Soviétiques en janvier 1945, Ohrdruf, Buchenwald, Dachau, Terezin, parmi d'autres, livrent leurs terribles secrets. Avec beaucoup d'intensité, Annette Wieviorka narre cette rencontre avec des montagnes de cadavres qui paraissent encore vivants et des survivants qui ressemblent à des morts. Interné à Terezin où il succomba au typhus, le poète Robert Desnos, militant antifasciste et membre de la Résistance française, résuma l'impensable dans ces vers: « Il me reste d'être l'ombre parmi les ombres / D'être cent fois plus ombre que l'ombre ». On ne saurait mieux dire.

Michel Lapierre

POLITIQUE AMÉRICAINE

Le parcours de Martin Luther King

SERGE TRUFFAUT

La biographie intitulée simplement *Martin Luther King* arrive à point nommé. Elle aurait été publiée au cours des mois ou des années antérieurs à l'été 2013 qu'elle n'aurait pas l'extraordinaire pertinence qu'a celle que vient de signer Sylvie Laurent. Car il se trouve que, lors de la saison estivale évoquée, la Cour suprême des États-Unis d'Amérique a gommé d'un trait de plume l'immense victoire que le grand homme remporta de son vivant, soit l'adoption d'une loi garantissant aux Noirs le droit de vote tel que promis... un siècle plus tôt, ou au lendemain de la guerre de Sécession.

Dans l'exposé écrit pour justifier sa décision, le plus haut tribunal du pays avance, tenez-vous bien, que le contexte politique ayant évolué à l'enseigne de l'égalité (sic) entre les Blancs et les Noirs, la protection du droit de vote, qui symbolise par-dessus tout la démocratie, n'est plus nécessaire. Ainsi donc, pour les cinq juges conservateurs nommés par Reagan, Bush père et Bush fils, la ségrégation ayant été complètement étouffée, l'œuvre de King pouvait être réduite à un tas de cendres. Un mois après cette décision, la ville de Ferguson était le théâtre d'une émeute consécutive à la mort d'un jeune Noir tué par un policier. Déprimant.

D'autant qu'à la lecture de cet ouvrage, on comprend que le rejet du Noir par le Blanc est une constante, si ce n'est la tendance intemporelle des États-Unis. On dit cela pour mieux affirmer ceci: professeuse à Sciences Po et chercheuse associée à Harvard et à Stanford, l'auteure s'applique avec une méticulosité remarquable à détailler l'incroyable densité avec laquelle Luther King s'est forgé un corpus philosophique et politique afin d'être au diapason, si l'on ose dire, du défi gigantesque formé par la somme des méfaits infligés aux Noirs jour après jour. Les jeunes, les vieux, les femmes, les enfants, les travailleurs...

Trop gentil

Fils de la bourgeoisie noire d'Atlanta, son père était un pasteur réputé. King s'est attelé dès l'adolescence, nous explique Laurent, à la sculpture de son moi intellectuel. Pour ce faire, il va étudier à fond la pensée de Thoreau et son concept de désobéissance civile, le principe de non-violence tel que conçu par Gandhi et qui sera le fondement de son activité politique, la philosophie du droit si chère à Hegel, les travers du capitalisme chez Marx, chez Rousseau, chez Sartre et chez bien des théologiens protestants. N'oublions pas qu'il a pour prénoms... Martin Luther.

À lire l'inventaire des adversités qui lui ont été imposées par tous les paliers du gouvernement, soit du commissariat



WIKICOMMONS

Fils de la bourgeoisie noire d'Atlanta, son père était un pasteur réputé. Martin Luther King s'est attelé dès l'adolescence, nous explique l'auteure Sylvie Laurent, à la sculpture de son moi intellectuel.

de police jusqu'à la présidence des États-Unis en passant par les mairies, à lire l'inventaire des blanches hystéries cultivées pour confondre le Noir, l'inventaire des violences physiques qui lui ont été infligées, sans oublier les tentatives d'assassinat avant la dernière, celle du 4 avril 1968, celle de sa mort, à lire les hypocrisies et calculs politiques de John et Robert Kennedy, on ne peut qu'être d'accord avec Malcolm X et Stokely Carmichael: Martin Luther, pour résumer leurs critiques d'un mot et un seul, était trop gentil.

Minorité visible

En fait, ce qu'il y a de tragique en ce qui concerne les Noirs des États-Unis, à la différence des combats menés par Gandhi et tous les leaders des guerres anticoloniales qui ont rythmé l'après-guerre, c'est qu'ils étaient et restent

minoritaires. En Inde, Gandhi avait pour lui la majorité. Alors que King...

« *La démocratie réelle égalitaire et sociale réclamée par King, de souligner dans son épilogue Sylvie Laurent, est toujours un projet lointain, sans doute inatteignable, et l'élection d'un président noir, preuve du chemin parcouru, ne modère en rien le constat de l'ampleur de la route qu'il*

reste à parcourir. » Pour saisir l'ampleur de la route en question, la lecture de cette biographie est le passage... obligé. Bravo!

Le Devoir

MARTIN LUTHER KING
UNE BIOGRAPHIE
Sylvie Laurent
Seuil
Paris, 2015, 384 pages

Promotion
à l'achat de trois livres

1^{er} 10% de rabais*

2^e 15% de rabais*

3^e 20% de rabais*

Du 30 mai au 21 juin 2015

*Rabais à partir du prix courant et ne peut être jumelé à toute autre promotion. Livres en stock seulement, à l'exception des livres scolaires et d'informatique.

le Parchemin
CRÉATEUR DE BONHEUR DEPUIS 1966

Berri-UQAM, librairie@parchemin.ca
www.parchemin.ca

JOËL CASSÉUS

Le roi des rats

« [...] Joël Casséus se lance en solo dans une fable d'anticipation qui se situe entre Vonnegut et Atwood. [...] Le romancier sait créer des atmosphères, imposer un rythme et maintenir le suspense. »

Mario Cloutier, *La Presse*

« Ce livre à l'humour caustique emprunte beaucoup aux codes narratifs de la science-fiction et de la fable pour mieux les détourner. Je vous invite à une lecture curieuse, militante et stimulante. »

Éric Chouan, *CHOQ, Mission encre noire*

LEMÉAC

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement en entreprise
Québec

ESSAIS

Le Parti québécois à l'ère du désenchantement

LOUIS CORNELIER



En octobre 2003, le politologue Jean-Herman Guay avait causé une commotion au conseil national du Parti québécois (PQ), en affirmant que « les raisins de la colère [avaient] disparu ». Bien des gens, affirmait-il, se disent encore souverainistes, « mais cet appui n'a plus la ferveur d'autrefois; l'engagement n'est plus au cœur de l'agenda [sic] ».

Le PQ, continuait-il, a réalisé une bonne partie de son programme en modernisant le Québec, en redonnant au français une place centrale, mais son projet souverainiste n'a pas abouti. Or, justement et paradoxalement, les réussites du parti rendent la quête ultime moins nécessaire dans la conscience des Québécois. De plus, relancer cette quête alors que « tous les grands projets politiques souffrent d'une fatigue chronique depuis presque 20 ans », alors que le « nous » n'est plus qu'une collection de « moi », apparaissait improbable.

Douze ans plus tard, au moment où le PQ se remet d'une autre difficile défaite, Guay, dans *Les Québécois et le projet du PQ: de l'ambivalence à l'indifférence*, un des essais du collectif *L'état du Québec 2015*, rapplique avec une nouvelle leçon de lucidité. Les acteurs, électeurs et observateurs de la cause souverainiste semblent « fatigués », constate-t-il, et leurs interlocuteurs canadiens, naguère inquiets, sont devenus « indifférents, insoucians, fermés à toute discussion constitutionnelle ». Que faire?

Trois enjeux

Guay cerne trois enjeux sur lesquels repose l'avenir du PQ. Le premier est « le problème générationnel ». Appuyé par les jeunes de sa naissance jusqu'au milieu des années 1990, le PQ est maintenant le parti des 55-64 ans. Or, le projet de pays,

turné vers l'avenir, a besoin de susciter l'enthousiasme des générations montantes.

Pierre Karl Péladeau (PKP) sera-t-il l'homme de la situation? On a dit, note Guay, que l'ambiguïté du message souverainiste expliquait la défaite de 2014. Est-ce si certain? L'entrée fracassante, dans la campagne, d'un PKP résolument indépendantiste n'aurait-elle pas inquiété les modérés?

« Historiquement, écrit le politologue, le succès du PQ a reposé sur l'ambivalence de son option. » Lévesque et Bouchard, par exemple, incarnaient l'idée d'une souveraineté négociée, avec association. La détermination d'un Parizeau, qui dut quand même s'adjoindre « l'ambiguïté rassurante » de Bouchard en 1995, constitue l'exception. Or, aujourd'hui, l'ambivalence semble une option épuisée. La clarté sans reculade de PKP ne va donc pas sans risque, mais représente « une voie encore jamais explorée ».

Le troisième enjeu est celui de la tension gauche-droite dans les rangs du PQ. Formation traditionnellement de centre gauche, le PQ, depuis dix ans, a perdu des appuis à gauche, au profit de Québec solidaire (QS), et à droite, au profit de la Coalition avenir Québec (CAQ). En choisissant un chef identifié à la droite économique qui tente de parler comme un social-démocrate, perdrait-il son âme, et son pari, ou rallierait-il les gens d'affaires, considérés comme la pièce manquante au succès de son projet?

Au terme de cette éclairante analyse, Guay laisse l'avenir ouvert, mais note toutefois que le PQ n'aura pas la partie facile. Partout en Occident, les partis d'idées « sont l'objet d'un désenchantement », dont profitent les partis de gestion, comme le Parti libéral du Québec. L'aura d'un PKP, sans peur mais non sans reproches, pourra-t-elle renverser la vapeur?

Le PQ est-il encore moderne?

« Le Parti québécois est maintenant à l'heure des choix »,



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Pierre Karl Péladeau sera-t-il l'homme de la situation?

écrit l'essayiste Philippe Bernier Arcand, dans *Le Parti québécois. D'un nationalisme à l'autre. « Quelle est désormais sa place sur une scène politique où il y a un courant libéral incarné par le PLQ, conservateur incarné par la CAQ et social-démocrate incarné par QS? »*

Depuis sa fondation en 1968, le PQ, explique Bernier Arcand, a représenté un nationalisme moderne, globalement social-démocrate, étatiste, progressiste et civique. Il a toujours compté dans ses rangs des partisans d'un nationalisme plus conservateur, de droite, mais ces derniers se ralliaient au courant dominant pour ne pas nuire à la cause.

Les années récentes auraient toutefois été celles d'un renversement de ce *modus vivendi*. Le PQ, selon l'essayiste, aurait opéré un virage vers un nationalisme identitaire conservateur, au détriment de sa veine progressiste et moderne. Ce virage expliquerait sa déroute en 2014. En reniant ses valeurs d'origine, le PQ n'a pas convaincu les électeurs conservateurs et s'est aliéné les électeurs progressistes.

Plutôt caricaturale, l'analyse de Bernier Arcand entretient certaines confusions.

Contrairement à ce qu'elle suggère, le nationalisme culturel n'est pas le nationalisme ethnique et une pensée de gauche n'exclut pas un certain conservatisme identitaire et culturel. Cette analyse, de plus, se fonde sur une définition exclusivement libérale, et par conséquent limitée, de la modernité. L'approche sociale dans l'enseignement de l'histoire, par exemple, n'est pas plus moderne que l'approche nationale.

Bernier Arcand a néanmoins raison de conclure que le PQ, pour avoir une légitimité et un avenir, doit se recentrer sur ses valeurs d'origine: la social-démocratie (ou une gauche de gouvernement) et un nationalisme progressiste, et non strictement défensif. Un PQ de droite et mesquin n'a pas de sens.

louisco@sympatico.ca

L'ÉTAT DU QUÉBEC 2015
Sous la direction d'Annick Poitras
Institut du Nouveau Monde/
Del Busso
Montréal, 2015, 304 pages

LE PARTI QUÉBÉCOIS D'UN NATIONALISME À L'AUTRE
Philippe Bernier Arcand
Poètes de brousse
Montréal, 2015, 160 pages

CRAYON

SUITE DE LA PAGE F 1

la cosmologie D+Q. Sans préméditation.

« À l'époque, à Montréal, il n'y a pas beaucoup d'éditeurs de bande dessinée, se souvient la créatrice de la série *Dirty Plotte*, jointe par *Le Devoir* cette semaine. Mes planches venaient d'être refusées par un éditeur de Washington. J'en ai vaguement parlé à Chris Oliveros, qui à l'époque, avait l'idée de lancer un magazine sur la bande dessinée, mais pas de faire de l'édition. Il a regardé ça et il a décidé de les éditer. »

Réaction en chaîne

On est alors dans l'hiver montréalais, entre 1989 et 1990. Et malgré le froid, « tout va

alors se jouer très vite », relate Oliveros, fondateur de D+Q, dans la briquette commémorative. « Ça n'a pas pris 10 ans, pas même deux pour attirer d'autres auteurs importants. En douze mois, nous avions une écurie remarquable », formée par Julie Doucet, oui, mais également par les Ontariens Seth et Joe Matt, tout comme par le Montréalais Chester Brown, désormais figures marquantes du 9^e art à la canadienne. « Cela a été une réaction en chaîne. »

« Sans D+Q, je n'aurais jamais osé me lancer dans la bande dessinée », dit Michel Rabagliati. Il y a eu chez eux, dès le départ, cette sensibilité au design graphique que l'on ne voyait pas ailleurs. C'était stimulant. Ça démontrait que ce genre de bédé était possible ici. » Paul, son personnage, y a d'ailleurs trouvé ses marques dans les traduc-

tions anglaises de *Paul à la pêche* ou *Paul en appartement*, qui ont permis au célèbre personnage de voyager en dehors des frontières du Québec. Un autre auteur du Québec aujourd'hui installé en France, Guy Delisle — et ses célèbres chroniques —, se retrouve aussi en anglais à l'enseigne de l'éditeur montréalais.

« Le rapprochement des deux solitudes est un peu passé par là », dit Frédéric Gauthier, qui rappelle que deux autres auteurs de son écurie, Pascal Blanchet et Pascal Girard, ont été également mis en traduction par D+Q. L'inverse? « Nous avons traduit un auteur argentin de D+Q en français, mais pas plus. » Drawn and Quarterly étant devenu trop gros, trop international, ces auteurs anglophones sont désormais convoités par des édi-

teurs francophones de France et de Belgique — Delcourt, Casterman, pour les nommer —, laissant à La Pastèque, dans ce rapport concurrentiel inégal, que des miettes.

« La façon qu'a D+Q d'appréhender le marché de la bédé en l'inscrivant plus dans la littérature que dans le dessin, sa logique d'ouverture au reste du monde, son exploration de nouveaux marchés en a fait un monstre », dit Frédéric Gauthier. Un monstre, oui, mais un monstre toujours aussi inspirant.

Le Devoir

DRAWN AND QUARTERLY
TWENTY-FIVE YEARS OF
CONTEMPORARY CARTOONING,
COMICS AND GRAPHIC NOVELS
Collectif
Drawn and Quarterly
Montréal, 2015, 778 pages

HISTOIRE

L'héritage équestre de Louis XIV

DAVE NOËL

L'extinction du cheval canadien, dont on célèbre le 350^e anniversaire cette année, a été annoncée à plusieurs reprises. Reconnu pour sa résistance, celui que l'on surnomme le « petit cheval de fer » court toujours vers un avenir incertain. Claude Richer et Pearl Duval nous relatent son parcours étonnant dans *Le cheval canadien*.

C'est en 1665 que débarque à Québec un premier contingent de chevaux, à la surprise des Amérindiens, fascinés par la docilité de ces « originaux de France ». La « première race équine distincte de l'Amérique du Nord » est formée à partir d'un bassin d'un peu moins d'une centaine de bêtes arrivées avant la fin du XVII^e siècle.

« Le cheval canadien survit aux rigueurs climatiques, aux longues heures de travail, au manque de nourriture et aux soins vétérinaires quasi inexistantes, pour se transformer petit à petit, écrivent les auteurs. Sa taille se stabilise, une épaisse crinière et une queue touffue le protègent des nuées de mouches l'été et des bourrasques l'hiver. »

Dada à tout faire

La nouvelle race se multiplie rapidement. En Nouvelle-France, on comptera jusqu'à un cheval par cinq habitants. On y déplore déjà les excès de vitesse. « Ceux qui font leur métier de gagner leur vie à conduire des voitures, observe un contemporain cité dans l'ouvrage, font connaître leur adresse et la vigueur de leurs chevaux, en avançant les voitures qui les précèdent, sans considérer s'il y a des risques et des dangers à courir. »

Pendant la guerre de la

Conquête, les meilleurs chevaux sont rassemblés au sein d'une petite unité de cavalerie. On les envoie également à l'abattoir pour nourrir les troupes et les civils lors des grandes pénuries alimentaires du conflit.

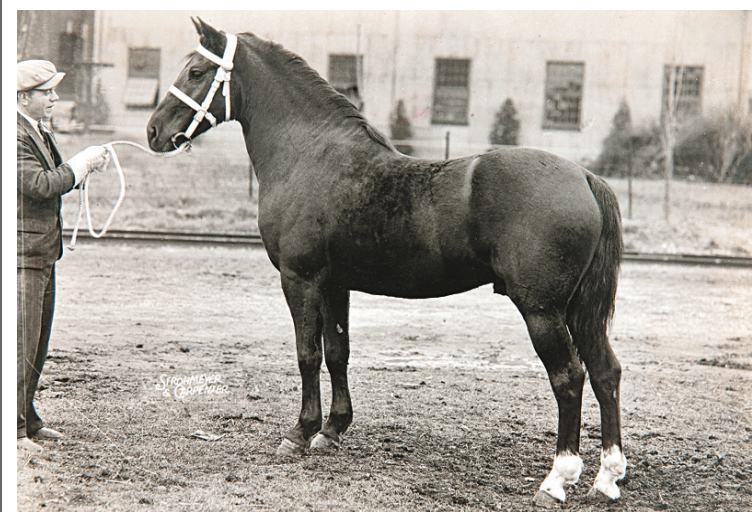
Sous le régime britannique, le cheval canadien est exporté massivement vers les États-Unis afin de former l'attelage des célèbres diligences. Ils servent ensuite de chair à canon au cours de la guerre de Sécession américaine. « C'est avec ce commerce de masse que commence la détérioration de l'homogénéité de sa lignée », déplorent les auteurs.

Les derniers éléments de la race sont sauvés *in extremis* par les gouvernements québécois et canadiens au tournant du XX^e siècle. En dépit de leurs efforts, on ne compte plus aujourd'hui que quelques milliers de spécimens au Québec. On peut toutefois les apercevoir régulièrement dans les rues de la métropole, puisqu'ils forment la presque totalité des montures utilisées par la police de Montréal.

Pour Claude Richer et Pearl Duval, « il est possible que d'ici quelques décennies, la race se retrouve dans une situation aussi délicate qu'à l'époque où elle était au bord de l'extinction ». S'il demeure parfois à la surface du sujet, leur ouvrage permet de rappeler l'importance d'un patrimoine vivant méconnu ayant contribué à l'édification du pays.

Le Devoir

LE CHEVAL CANADIEN
HISTOIRE ET ESPOIR
Claude Richer et Pearl Duval
Septentrion
Québec, 2015, 182 pages



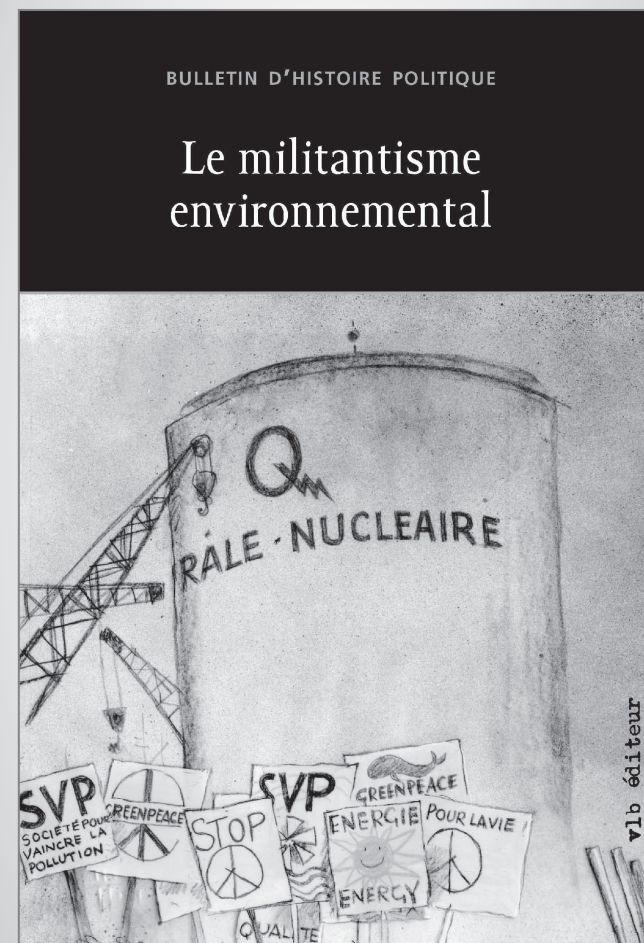
ANDRÉE GAGNON, COLLECTION YVES BERNATCHEZ

Étalon canadien bai brun

BULLETIN D'HISTOIRE POLITIQUE

VOL. 23, N° 2, HIVER 2015

Le militantisme environnemental



vlb éditeur
Une société de Québecor Média

Le Rassemblement pour l'indépendance nationale 1960-1968
L'une des grandes aventures politiques du Québec racontée par un militant

vlb éditeur
Une société de Québecor Média

CLAUDE CARDINAL
UNE HISTOIRE
DU RIN

vlb éditeur